
textes d'histoire régionale

Dans les pages suivantes, nous présentons à nos lecteurs deux textes susceptibles de les intéresser. Ils constituent des documents propres à évoquer des paysages et des façons de vivre, voire des amours malheureuses.

le rocher percé

M. Lionel Pineau, professeur au Collège de Rimouski, a repéré dans le "Journal de l'Instruction Publique", second volume, 1858, p. 243-244, cette jolie description. Elle est l'oeuvre de M. Auguste Béchar, instituteur à Percé pendant de longues années.

Le rocher qui a donné son nom à notre village, est une véritable curiosité naturelle. Situé à quelques toises seulement de la terre ferme, il s'y trouve relié en quelque sorte par une batture que laisse entièrement à sec la marée basse, et sur laquelle on traverse en sûreté. Cette chaîne vient rejoindre le Mont-Joli, qui semble avoir été autrefois uni au Percé et qui en a été ainsi séparé par quelque rupture que je ne me charge pas d'expliquer. La hauteur de ce rocher bizarre est de 300 pieds; sa largeur de 1 arpent et demi, et sa longueur de 4 à 5 arpents. Ses côtés sont taillés perpendiculairement et en certains endroits ils surplombent de plusieurs pieds. La pierre de couleur rougeâtre, est ici granitique, là calcaire, et plus loin schisteuse; mais vers la base, à l'endroit baigné par la mer, c'est le roc vif sillonné de veines blanches qui divise la masse en plusieurs pièces qui semblent être autant de fragments réunis. Le Percé, vu de loin et dans son ensemble, présente la forme d'un carré-long assez régulier; mais examiné de près et en détail, vous découvrez de chaque côté beaucoup de cavités et de saillies aux formes fantastiques et variées. Vous vous sentez mal à l'aise, lorsque, marchant au pied de ce rocher altier, vous jetez la vue au-dessus de vous, et apercevez, suspendue sur votre tête, cette masse énorme qui semble vouloir vous écraser. N'étant qu'un atôme à côté de cette montagne escarpée, l'idée de notre incapacité et de notre néant se présente tout naturellement à notre esprit et l'on est comme forcé de s'écrier: "Dieu seul est grand et puissant dans toutes ses oeuvres!" Mais l'étonnement redouble lorsqu'on arrive vis-à-vis de l'endroit où la nature a percé à jour toute l'épaisseur de ce rocher, pour y laisser admirer une immense couverture que l'on aperçoit à plusieurs lieues sur l'eau.

Cet orifice mesure au-delà de 60 pieds de haut sur 80 de large, et a la forme d'une arche parfaite. A mer basse, l'on passe à pied sec sous cette voûte: à mer haute, on la traverse en canot, et même en bateau de pêche voguant à toute voile. L'air qu'on y

respire est beaucoup plus froid que l'air extérieur, et l'on ressent un malaise indicible quand, pour la première fois, on entre dans cette gueule béante qui aurait fourni une belle description à Virgile pour son entrée aux enfers. Le sol dans cette grotte est jonché de coquilles bivalves, d'os de poisson, de carcasses de homards, entassés pêle-mêle dans les anfractuosités du roc. Il y a aussi des matières fécales pétrifiées des oiseaux qui habitent le sommet du rocher: sauf quelques incrustations et saillies assez rares, la face intérieure de cette porte est parfaitement unie.

Il y avait autrefois une porte située à quelques pas plus loin et presque semblable à celle que je viens de vous dépeindre. Elle s'est effondrée, il y a quatre ans, avec un fracas épouvantable et heureusement sans causer aucun accident.

L'ascension du Percé est très difficile pour ne pas dire impossible, Il n'y a que la partie nord-ouest qui offre quelque chance de l'escalader et encore n'est-ce pas sans de grands dangers. Quatre ou cinq curieux intrépides, téméraires même, s'y sont aventurés à l'aide d'échelles de corde, et ont pu, sur la cime, contempler le vaste et magnifique panorama qui se déroule de là à la vue; mais c'est, suivant moi, une jouissance payée trop cher et acquise à de trop grands risques. Celui qui a fait le dernier cette ascension périlleuse, a payé de sa vie son imprudente curiosité: à peine avait-il fait quelques pas pour redescendre que le pied lui manqua; mort avant d'être rendu au bas, son corps sauta de saillies en saillies, et vint tomber en lambeaux sur l'eau.

En été, une multitude innombrable d'oiseaux de mer habitent le sommet de Percé. Ces oiseaux, qui arrivent ici au commencement d'avril, sont des goëlands, espèce de grandes mouettes, et des cormorans. Ils couvent là leurs oeufs qui éclosent vers la mi-juillet. Au commencement d'août, les petits qui savent à peine voler alors, se jettent à l'eau, ou plutôt s'y laissent tomber, pour se baigner. Une fois leurs jeunes ailes mouillées, ils sortent bien difficilement de l'eau, et le plus souvent, il leur faut attendre que le soleil les ait séchées avant de pouvoir s'envoler. C'est alors qu'on leur donne la chasse: il y en a tellement, que bien souvent on les tue avec les rames ou à coups de bâton. C'est généralement depuis 4 jusqu'à 9 heures du soir que se fait cette chasse amusante, et rien de plus beau, rien de plus excitant. Les embarcations, ordinairement montées par 3 hommes, un chasseur et deux rameurs, courent et se croisent en tous sens: les uns abattent leur proie à coup de rame et les autres, avec une adresse admirable, tirent au vol ceux des jeunes oiseaux qui

peuvent s'élever. Les vieux oiseaux s'agitent et tournoient au-dessus des cruels chasseurs, et font entendre des cris de détresse. Le feu roulant des fusils, dont les détonations raisonnent sous les flancs du Percé, font entendre une variété de cris aigus et assourdissants. Il n'est pas rare de voir des chasseurs revenir avec 30 ou 40 pièces de gibier par canot, et après quelques heures seulement de chasse. Ces jeunes oiseaux forment un met exquis et très recherché.

Outre cette utilité gastronomique, les oiseaux du rocher Percé sont encore d'une grande utilité aux navigateurs mis hors de leur route par la tempête, durant les nuits noires ou le jour même, quand la

brume épaisse permet à peine de voir un demi-arpent devant soi. Les cris continuels de ces palmipèdes en temps d'orage et qu'on entend de bien loin, disent aux marins effrayés l'endroit où ils sont et leur permettent ainsi d'éviter les écueils adjacents, contre lesquels ils seraient probablement venus se briser sans cela. Je connais plus d'un pêcheur qui, sauvé par ce moyen d'un naufrage inévitable, a remercié Dieu d'avoir, dans sa bonté paternelle, voulu que ces oiseaux vinsent là tous les ans, non seulement pour leur servir de mets délicieux, mais encore pour leur éviter bien des accidents, bien des malheurs. Qui oserait dire que tout cela est dû au hasard! . . . Qui ne voudrait reconnaître là la providence de Dieu, qui s'étend à tous les climats et à tous les pays?

toussaint cartier : “une légende d'un roman d'amourettes”

La vie de l'ermite de l'île Saint-Barnabé est fort mal connue. On ne peut vérifier et attester son passage dans notre région que par l'existence de quelques documents notamment ceux conservés dans les archives de la paroisse Saint-Germain-de-Rimouski. Intrigués par ce personnage, plusieurs auteurs nous ont transmis quelques récits de sa vie. L'un de ces écrits, que nous reproduisons ci-après, fut publié à Londres en 1769 par Miss Frances Brookes [1] dans son roman “Emily Montague”. Les détails qu'on y retrouvent tiennent plus au talent imaginatif de cet écrivain qu'aux véritables faits d'histoire. Tout de même, ce texte est à même d'illustrer tout l'intérêt qu'a suscité la vie recluse de Toussaint Cartier, un personnage encore très présent de notre histoire régionale.

L'ILE BARNABE, 13 OCTOBRE

Je viens de faire une singulière visite: c'est à un hermite qui, depuis soixante ans, vit seul dans cette île. Je suis allé vers cet homme avec une forte préconçu de plus beaux jours, et il règne dans toute sa ceux qui fuient la société et cherchent à vivre dans un état si contraire à notre nature. Si j'étais un des monarques tyrans, et que je voulusse infliger la punition la plus cruelle que l'homme puisse éprouver, j'exclurais les criminels de toute espèce de société, et je les priverais à jamais de la vue consolante de leurs semblables.

Je suis malheureux même de la solitude à laquelle on est forcé dans un vaisseau; nulle expression ne peut rendre le mouvement de joie que j'éprouvai lorsque je vins en Amérique à la seule vue d'un pays habité. Le premier être qui m'apparut, la première maison, le premier feu indien dont j'aperçus la fumée s'élever au-dessus des arbres, me causèrent les plus vifs transports que je ressentis ja-

mais; je connus alors toute la force de ces liens qui nous unissent l'un à l'autre, de cette affection réciproque à laquelle nous devons notre bonheur ici bas.

Mais je reviens à mon hermite; sa vue a détruit ma prévention fâcheuse; c'est un vieillard d'une taille au-dessus de la moyenne, ses cheveux et sa barbe, blanchis par l'âge, ajoutent à la vénération que sa figure inspire; ses regards semblent exprimer qu'il a connu de plus beaux jours, et il règne dans toute sa personne un air de bienveillance et de bonté. Il m'a reçu de la manière la plus engageante, m'a présenté toutes les provisions que renfermait sa petite cellule, du lait frais, des fruits et de l'eau, qu'il était allé chercher dans une souce voisine.

Après un moment d'entretien, je n'ai pu m'empêcher de lui témoigner ma surprise, qu'un homme bon et plein d'humanité, comme il le paraissait, pût trouver son bonheur à fuir la société de ses semblables; je lui ai fait, à ce sujet, beaucoup de réflexions qu'il a écoutées poliment et avec la plus grande attention.

“Vous paraissez, m'a-t-il dit, d'un caractère à compatir au malheur des autres; mon histoire est courte et simple; j'aimai la plus aimable des femmes, et j'en fus aimé, mais l'ambition de nos familles qui avait l'une et l'autre des vues intéressées sur nous, vint traverser une union d'où notre bonheur dépendait; ma Louisa se voyant menacée de contracter, sans délai, d'autres engagements avec un homme qu'elle détestait, me proposa de fuir la tyrannie de nos parents; elle avait un oncle à Québec qui paraissait avoir pour elle une affection particulière.”

“Les déserts du Canada, me dit-elle, nous offriront peut-être un asyle que notre pays nous refuse. Après un mariage secret, nous nous embarquâmes; ce voyage mit le comble à nos malheurs. J'abordai